

GUIDE DE VISITE

DÉPLACER LES MONTAGNES

**NICKY BROEKHUYSEN, CLÉMENT HUYNH, MILO LASSERRE,
ALAIN-JACQUES LÉVRIER-MUSSAT, MARIA MARQUINA,
LUCILE MARTINEZ, PHILIPPE PUJO, LORÈNE ROUSTIN,
FERNANDA SÁNCHEZ-PAREDES, BRUNO SCHMELTZ**

Exposition du 10.06.2026 au 05.09.2026

Vernissage mardi 09 juin à 19h
en présence des artistes

DÉPLACER LES MONTAGNES

Derrière cette exposition chorale présentant le travail de dix artistes vivant sur notre territoire, il y a le plaisir de participer au soutien et au développement de la vie culturelle locale qui a vu advenir en une dizaine d'années une communauté artistique densifiée, vivant et agissant dans les Hautes-Pyrénées.

Ici, pas de thème rassembleur, ni de genres artistiques communs, c'est l'éclectisme qui règne !

Ainsi, la bien nommée exposition *Déplacer les montagnes* (en ce que chaque artiste accomplit toujours l'impossible), présente une galaxie dynamique d'œuvres variées constituée de sculptures, de dessins, de peintures, de photographies et d'installations soulignant la singularité de chacune et les relations inédites qu'elles tissent néanmoins entre elles.

À l'heure où nous écrivions ces quelques mots, nous apprenions le décès du plus grand des peintres des Hautes-Pyrénées. Le charmant et espiègle Bruno Schmeltz a tiré sa révérence le 5 avril 2026. Bruno avait exposé au tout début du Parvis dans les années 70 et 80, puis en 2024 dans le cadre de l'exposition anniversaire des 50 ans du Parvis, *FUTURE IS NOW*. À cette occasion, nous avons visité son atelier et découvert ou redécouvert ses incroyables peintures de facture hyperréaliste. Frappantes dans leurs rapports d'échelles, amusantes par leurs facéties... Dire que Bruno Schmeltz œuvrait au « grand œuvre » en toute humilité serait un euphémisme. Lui qui, recevant la reconnaissance de ses pairs, semblait n'en n'avoir jamais cherché la gloire.

Ainsi, aujourd'hui, nous l'imaginons pinceaux en mains au paradis des peintres.

Et c'est à cet homme qui, attaché à son territoire Pyrénéen a su *Déplacer les montagnes* mieux que personne, nous dédions cette exposition !

MAGALI GENTET

Comissaire de l'exposition & responsable du centre d'art contemporain d'intérêt national du Parvis

MARIA MARQUINA

Natures mortes, autres territoires, lépidoptères, 2026

Matière végétale, cire d'abeille, fil, dim. variables

A l'entrée de l'exposition, une grande installation sculpturale capte tous nos sens, aussi bien visuels qu'olfactifs. Cette installation impressionnante à bien des égards, faite de branches, de fibres, de végétaux et de fleurs fanées, imprégnés de cire d'abeille, tressés et cousus ensemble, est suspendue tel un paysage en lévitation. Elle semble foisonner d'une multitude de présences d'où émerge la forme anatomique d'un papillon colossal. Manifestation synchrétique qui passe par le corps et le geste de l'artiste, ***Natures mortes, autres territoires, lépidoptères*** apparaît comme le totem d'un territoire lointain, surgissant dans l'espace du centre d'art en figure tutélaire de l'exposition. Entre sacré et profane, l'œuvre se déploie tel un corps végétal puissant, au caractère à la fois surnaturel et spirituel caractéristique des productions de Maria Marquina. Tout le travail de l'artiste évoque les métamorphoses des matières et des formes, leur étonnante symbiose, à travers la création d'êtres, de figures, de motifs au fort pouvoir évocateur et symbolique. Il s'ancre dans un imaginaire façonné par son enfance dans les Andes au Venezuela, un territoire où la nature, les rites et les objets du quotidien entretiennent un rapport sacré à la matière.

Maria Marquina procède par séries et chacune de ses œuvres est une mise en abyme des créations précédentes comme si l'artiste tissait, sur le mode empirique, la longue transformation d'un matériau palimpseste.

Pour se faire, l'artiste puise dans ses souvenirs andins, marqués notamment par les mises en scène des funérailles d'enfants, les « Velorios de angelitos », cérémonies nimbées de blancheur évanescence doublées de rituels de recouvrement, dont l'étrangeté et la troublante plasticité ont marqué profondément son travail.



Natures mortes, autres territoires, lépidoptères

L'attention particulière portée au matériau, à sa préciosité, à sa délicatesse (paraffine, tissu, cire, huile, pigments...) révèle, dans chacune des œuvres de Maria Marquina, une présence, définissant l'œuvre comme lieu de mémoire. Une mémoire qu'elle va chercher au plus profond du matériau qu'elle fouille littéralement jusqu'à l'épuiser. Ainsi, son mode opératoire - coudre, tresser, brûler, envelopper, cuire, fondre... - se manifeste-t-il à travers des gestes simples, voire archaïques. La magie de l'œuvre opère alors : où commence le corps, et où s'arrête-t-il, lorsqu'il se confond avec la matière même qu'il façonne ?

Maria Marquina est née en 1971 à Mérida au Venezuela. Elle vit et travaille à Tarbes.

Diplômée de l'IsdaT (Institut Supérieur des Arts et du Design de Toulouse) en 2003, Maria Marquina a également obtenu un Master en Arts Plastiques en 2005 à l'Université Jean Jaurès à Toulouse.

A travers ses installations et performances, l'artiste conçoit son travail comme un espace d'expériences où l'étrange et le mystérieux participent intimement à l'épreuve du beau et où l'éphémère, le transitoire et le fragile coexistent avec la permanence du mythe de la forme qu'elle fait émerger, comme une présence archétypale à la fois organique et symbolique.

PHILIPPE PUJO

La mort de Socrate, 2018

Huile sur toile, 211 x 363 cm

Le chasseur, 2017

Huile sur toile, 171,5 x 132 cm

Les poissons de Pythagore, 2026

Huile sur toile, 160,5 x 201 cm

Sans titre, 2022

Stylo bille sur papier, 73 x 52,5 cm

Sans titre, 2022

Stylo bille sur papier, 73 x 52,5 cm

Sans titre, 2022

Stylo bille sur papier, 73 x 52,5 cm

Sans titre, 2020

Stylo bille sur papier, 100 x 70 cm

Sans titre, 2023

Stylo bille sur papier, 100 x 70 cm

Sans titre, 2020

Stylo bille sur papier, 100 x 70 cm

Sans titre, 2023

Stylo feutre sur papier, 100 x 70 cm



De gauche à droite
La mort de Socrate / Le chasseur / Les poissons de Pythagore

Trois grandes peintures colorées recouvrent la totalité du mur à droite. Elles s'imposent à nous, tant par leurs dimensions remarquables, leurs couleurs vives, que le foisonnement des personnages qu'elles donnent à voir et les scènes complexes qui s'y déroulent.

Chaque œuvre de Philippe Pujo est une fervente déclaration d'amour que l'artiste fait à son medium de prédilection. La peinture est pour lui un lieu physique d'expérimentations multiples, tant picturale et technique, que scientifique et philosophique. A l'instar de Pablo Picasso qu'il admire et qui influence bon nombre de ses recherches plastiques, Philippe Pujo pourrait affirmer « Je ne peins pas ce que je vois, je peins ce que je pense ». Ainsi chaque ligne dissonante, chaque forme déformée, chaque élément incongru, chaque partie fragmentée sur la toile est porteuse de sens, provoquant une nouvelle manière de regarder et comprendre l'événement qui est sous nos yeux. Car la peinture, pour Philippe Pujo, est un événement à part entière, la manifestation d'une singularité pas si facile à regarder – autrement dit qui demande un effort - au-delà du confort esthétique qu'elle peut procurer. Hautement symboliques, et bourrées de références tant à l'histoire de la pensée, qu'à celle des sciences et de l'art, ses toiles se veulent avant tout langage de l'esprit. Mais un

langage qui s'inscrit tangiblement dans le réel et c'est ainsi que les personnages de ses tableaux sont toutes et tous représentés sous les traits de personnes qu'il côtoie, généralement des gens du coin, artistes, ouvriers, artisans, sportifs, écrivains, photographes, commerçants... Ainsi en est-il de ***La mort de Socrate***, imposant tableau qui domine l'accrochage au mur. L'œuvre se compose de 20 personnages (en reconnaitrez-vous les modèles ?) répartis de part et d'autre d'un homme d'un certain âge, tout de blanc vêtu, assis au centre de la ligne médiane de la toile. Il incarne la figure vénérable de Socrate⁽¹⁾ condamné à mort pour ses idées et sa manière de vivre, moment solennel qui a soulevé tant de questions profondes sur la justice, la vérité et le rôle de l'individu dans la société. Dans la peinture, le philosophe aborde la mort sereinement, le poison à la main il professe l'immortalité de l'âme à ses disciples. L'artiste les représente dans différents états, sidération, chagrin, fureur, interrogation, perplexité... Les sentiments puissants bousculent l'ordre de choses, renversent les corps, les têtes, déforment les bras jusqu'à l'absurde, des yeux incongrus apparaissent par endroits, perturbant la solennité du moment, comme des regards venus d'ailleurs, alors que la chouette et le cygne, témoins silencieux de la scène, accompagnent cette transition du vivant vers un autre état d'être.

Si le thème de prédilection de Philippe Pujo est l'Antiquité, il ne s'intéresse pas moins à l'histoire de la peinture dans sa globalité et nous retrouvons dans le tableau **Le chasseur** une certaine appétence pour le Surréalisme. Ici, une jeune femme ouvre son corsage sur son sein nu. Elle l'offre au regard d'un homme qui a perdu sa tête. Une partie de son profil apparaît néanmoins sous la forme d'un carré qu'il tient entre ses mains, comme un paquet. Ses oreilles, sa bouche, son nez et ses yeux sont représentés en lévitation au-dessus d'un plat posé sur une chaise, à côté du pied de la demoiselle. On pourrait reconnaître ici une référence, bouleversée il va sans dire, au culte des saints dans la religion chrétienne⁽²⁾. Comme elle ouvre son chemisier, la jeune femme ouvre un livre et puise dans l'érudition tout son plein pouvoir de séduction.

Avec **Les poissons de Pythagore**, on retrouve le goût de Philippe Pujo pour les relations étonnantes entre l'histoire des idées de l'Antiquité grecque et les Evangiles. Les 153 poissons pêchés par les disciples de Jésus après sa résurrection sont non seulement intimement liés au livre biblique du prophète Ézéchiel, mais aussi à la géométrie sacrée de Pythagore (580-495 avant JC). Le nombre 153 était appelé par les présocratiques ⁽³⁾ « Mesure du poisson », figure mathématique formée par l'intersection de deux disques de même rayon figurant un poisson schématisé ⁽⁴⁾. Lui-même repris dans l'iconographie chrétienne comme symbole christique. La peinture de Philippe Pujo représente Pythagore et les pêcheurs discutant autour des fameux 153 poissons. Sur un fond rouge pompéien, le télescopage temporel se manifeste par des carrés qui parasitent la lecture limpide du tableau, comme un piratage informatique qui nous alerterait sur la nécessité de toujours reconsidérer savoir et vérité.

Quant aux étonnants dessins au stylo bille que l'on peut voir à plusieurs endroits de l'exposition, tous intitulés **Sans titre**, ils représentent des portraits de personnages étranges, souvent inquiétants, dotés pour certains d'une double vision, parfois même en pleine mutation.

Philippe Pujo est né en 1980. Il vit et travaille à Bagnères-de-Bigorre.

Diplômé de philosophie, Philippe Pujo travaille ses tableaux à partir de photographies, faisant poser ses modèles à la manière des grands maîtres de l'histoire de l'art. Mêlant à ses recherches picturales idées socratiques et platoniciennes, il déconstruit et recompose des scènes étonnantes, créant des œuvres qui interrogent notre perception du réel. Il vient de terminer pour le chœur de l'église paroissiale de Lourdes un spectaculaire ensemble de peintures.

⁽¹⁾ Considéré comme le fondateur de la philosophie, Socrate (470-399) n'a laissé aucun écrit. Sa pensée et son histoire ont été transmises par ses disciples dont Platon et Xénophon.

⁽²⁾ On pense notamment à Lucie de Syracuse qui a tant inspiré les peintres au cours de l'histoire.

⁽³⁾ Philosophes qui, dans la Grèce antique, ont participé aux origines de la philosophie (VIème-Vème siècle avant notre ère). Pythagore compte parmi eux.

⁽⁴⁾ Pour Pythagore, les nombres ne sont pas uniquement des quantités abstraites. Ils sont surtout l'expression de principes cosmiques actifs, des forces vivantes qui participent de la structure et de l'interconnexion de toute chose.



Les dessins de Philippe Pujo dans l'exposition

BRUNO SCHMELTZ

La Grappe ou la Terre promise, 2003

Huile sur toile, 200 x 400 cm

Sans titre, 2013

Huile sur toile, 110,5 x 162,2 cm

Fratrie, 2012

Huile sur toile, 162,5 x 108,5 cm

Grand paysage avec drapé antique, 2002

Huile sur toile, 110 x 188,5 cm

Sans titre, 2015

Huile sur toile, 92 x 73 cm



Haut : *Grand paysage avec drapé antique*
De gauche à droite : *Sans titre* / *La Grappe ou la Terre Promise* / *Fratrie*

Les peintures de Bruno Schmelztz confèrent à l'exposition l'aura lumineuse et limpide qui les caractérisent, en même temps qu'elles semblent être les gardiennes d'un indéfinissable mystère. On ne présente plus le grand peintre bigourdan qui vient de nous quitter en avril dernier à l'âge de 88 ans. Ses œuvres sont reconnaissables au premier regard : de grands tableaux, parfois des fresques, peints à l'huile dans la veine hyperréaliste et qui donnent à voir (la liste est loin d'être exhaustive) : des paysages pyrénéens, des canyons, des chantiers urbains, des carrières, des nus, des nues, des chevaux, des moutons, des ruines antiques, des machines agricoles, des bergers, des moteurs, des motos... Le plus souvent représentés conjointement dans une même scène. Bien sûr, on ne peut s'empêcher de rapprocher sa peinture des grands maîtres classiques tels Nicolas Poussin (1594-1665) qui a nourri, dans tous les sens du terme, la pratique de Bruno Schmelztz à ses débuts lorsque, pour apprendre à jouer du pinceau (à cette époque la peinture était déclarée morte), il travaillait à copier les grands tableaux du Louvre. On ne peut non plus oublier, en regardant l'œuvre de Bruno Schmelztz, sa cinéphilie, lui qui possédait ce regard particulier que pose le chef opérateur sur

un tournage. C'est d'ailleurs par le truchement des techniques de cinéma que l'artiste est venu à juxtaposer des éléments hétéroclites dans ses compositions, jouant également avec les notions d'échelles et les sources de lumière donnant vie et relief à ses créations picturales.

La Grappe ou la Terre promise est une peinture impressionnante tant par ses dimensions que par la scène qu'elle représente. Deux jeunes gens en vêtements de travail portent, à l'aide d'une branche d'arbre sur leurs épaules, une gigantesque grappe de raisin.

L'artiste transpose cette thématique classique de l'histoire de l'art – épisode biblique de la terre promise à Moïse – dans un environnement contemporain et familial. Le chemin caillouteux, le chien de chasse, la carcasse d'un tracteur abandonné en contrebas, les herbes hautes, les arbres et, au troisième plan, les crêtes montagneuses. Ces éléments contrastent avec des détails qui deviennent fantastiques comme les pièces de métal éparses au sol du tracteur dépecé, la grappe elle-même, nature morte qui s'impose dans cette scène de genre, ou encore l'étonnant bloc de marbre sculpté que l'on devine à droite du tableau.

La passion de Bruno Schmeltz pour les carrières vient de ce qu'il peut travailler, dans sa peinture, la géométrie des masses, les angles des découpes, les surfaces et bien sûr la lumière qu'elles reflètent. Elles deviennent, sous son pinceau, des antres fantastiques et légendaires dignes des mythologies grecques et pyrénéennes.

Grand paysage avec drapé antique nous invite dans cet univers abrupte et marmoréen, qui contraste avec la douce harmonie de la facture classique du tableau. Ici, le gigantisme des blocs de pierre et des ruines archéologiques se mesure à l'aune des personnages du tableau, le randonneur, l'âne et le cheval.

Un tableau plus petit de chantier, **Sans titre**, montre l'artiste en combinaison blanche de travail, se fondant dans la minéralité crayeuse du buste antique auquel il semble donner vie. Il s'agit de la dernière œuvre peinte par l'artiste, restée inachevée au moment de sa mort.

Bon nombre de tableaux de Bruno Schmeltz témoignent de la relation fusionnelle que l'artiste entretenait avec le vivant, les gens et les paysages qui l'entouraient. Il a à de nombreuses reprises peint ses voisins et amis, les gens de la campagne, la paysannerie.

Nous les retrouvons de part et d'autre de **La Grappe ou la Terre promise**. Celui de gauche, **Sans titre**, est le portrait en pied de deux femmes en tenue de travail, deux ouvrières agricoles heureuses de poser pour le peintre pendant leur temps de pause. L'autre tableau, intitulé **Fratrie**, présente de la même manière deux paysans, apparemment deux frères, outils à la main, posant devant leur tracteur et accompagnés de leur chien. Le mur de marbre blanc derrière eux, surmonté d'un imposant bloc de pierre en équilibre, introduit dans cette scène une dimension surréaliste chère à l'artiste.

Ces œuvres sont nimbées d'un silence onirique. Elles agissent comme une invitation à « traverser les apparences » vers cette terre auréolée de félicité que nous promet la peinture virtuose de Bruno Schmeltz, cette nouvelle Arcadie des derniers bergers qu'il se plaisait tant à mettre en scène sur la toile.



Sans titre

Bruno Schmeltz est né en 1938 A Toulouse. Décédé en avril 2026, il a vécu et travaillé à Campan une bonne partie de sa vie. Après une formation dans la décoration à fresque et la peinture monumentale en trompe l'œil, Bruno Schmeltz se consacre à la peinture à l'huile. Sa première exposition en 1974 à l'Espace Cardin à Paris sera suivie d'expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger. Invité une première fois au Parvis en 1978, il revient en 2024 dans le cadre de l'exposition Future Is Now regroupant au centre d'art les 50 artistes ayant contribué à son histoire et à sa renommée. Sa dernière exposition rétrospective au Carmel de Tarbes en 2025 rend hommage à son remarquable travail. Se désignant lui-même comme peintre et apiculteur, Bruno Schmeltz partageait son temps de création entre son atelier et les ruches de ses abeilles. L'exposition Déplacer les montagnes lui est dédiée.

LORÈNE ROUSTIN

Embaumement N43"29'43"802"21'48", 2025-2026

Tronc d'arbre mort, tissu, coton, colle végétale.

Tronc 245 cm, branches 192 cm.



Embaumement N43"29'43"802"21'48"

Au centre de l'exposition, les grandes branches blanches d'un arbre couché au sol évoquent le spectre hérissé d'un étrange animal, créant un halo évanescent dans l'espace du centre d'art contemporain.

Le titre de l'œuvre **Embaumement N43"29'43"802"21'48"** nous renseigne à la fois sur le geste que l'artiste a produit sur cet arbre, tout en indiquant le lieu dont il est originaire, la localisation GPS du lieu où il a poussé. Cette attention particulière, ce lien précieux à l'être vivant et à sa mémoire, est au cœur même de l'œuvre de Lorène Roustin.

Cette artiste nomade aime partir à la rencontre des paysages, des mémoires et savoir-faire qu'elle n'a de cesse de collecter pour constituer une cartographie sensible des territoires qu'elle explore. C'est ainsi que les forêts, les parcs et les rivières qui sont ses champs d'action privilégiés deviennent des terrains d'exploration et d'expérimentation artistiques où elle met en pratique une certaine éthique du « care », autrement dit le soin et l'attention portés aux choses. Par le biais de rituels précis, Lorène Roustin agit sur - et avec - les êtres « vulnérables » rencontrés lors de ses pérégrinations naturalistes : arbres morts, plantes en détresse, bois dépecés, espèces menacées, tous stigmatisés par la rationalisation humaine de la gestion du vivant. Lorène Roustin intervient alors

sur ces corps non-humains par des enveloppements d'onguents, des séances de manucure, des pratiques d'immersion ou encore, comme ici pour l'arbre de l'exposition, des rites d'embaumement.

L'artiste l'a entièrement enveloppé, tel un corps momifié, d'un tissu de coton blanc imprégné de colle végétale. Seul le tronc apparaît encore recouvert de son écorce brune naturelle. La présence à la fois spectrale et puissante de cet arbre témoigne des désastres causés par le changement climatique sur les forêts, la prolifération d'insectes ravageurs et la sécheresse endémique. Mais l'acte d'amour et de soin prodigués par Lorène Roustin à la plante symbole de force vitale se révèle comme un acte de résistance poétique à l'inéluctable bouleversement des écosystèmes.

Lorène Roustin est née en 1996. Elle vit et travaille entre Tarbes et Toulouse.

Diplômée de l'ESAD Tarbes-Pyrénées, Lorène Roustin questionne les processus qui régissent le code du vivant en recontextualisant par l'installation, la photographie, la vidéo ou la performance, les expériences vécues à l'extérieur. Créant ainsi des œuvres endémiques, elle développe également des actions et des œuvres in situ au cœur même des environnements naturels où elle agit (forêts, étangs, rivières, montagnes, terrains publics et privés).

CLÉMENT HUYNH

Fragment 03, 2025

Pastel à l'huile sur papier, 18 x 25 cm

Fragment 05, 2025

Pastel à l'huile sur papier, 18 x 25 cm

Vue 01, 2024

Pierre noire sur papier, 40 x 50 cm

Vue 03, 2024

Pierre noire sur papier, 40 x 50 cm

Vue 04, 2024

Pierre noire sur papier, 40 x 50 cm

Vue 06, 2024

Pierre noire sur papier, 40 x 50 cm

Vue 07, 2024

Pierre noire sur papier, 40 x 50 cm

Les dessins de Clément Huynh figurent des maisons, des habitats, des intérieurs, des structures architecturales étonnamment fantomatiques, parfois même organiques, comme auréolés de la présence d'une ombre qui leur donne corps. Tels des dessins d'étude ou des relevés architecturaux, les compositions à la pierre noire de Clément Huynh, jeune artiste récemment installé à Arreau, rappellent des lieux, antérieurs ou à venir, comme la réminiscence de visions intérieures, des flashes oniriques, des révélations.

Cette série de dessins intitulée **Vue** accompagne un travail en volume, l'élaboration d'une maquette, celle d'un espace ambivalent, à la fois lieu de refuge et de repli, mais aussi d'ouverture, de transformation et de métamorphose.

Artiste résident au tiers-lieu la Soulane à Jézeau, Clément Huynh est architecte de formation. Son travail plastique est naturellement tourné vers l'habitat et les modes de vie et d'occupation des espaces. L'artiste s'intéresse également aux questions d'identité et de mémoire, celle de personnes et de situations rencontrées lors de ses nombreux déplacements dans la région.

A l'entrée de l'exposition, les petites peintures au pastel à l'huile, **Fragment 03** et **Fragment 05**, sont, quant à elles, issues de photographies d'archives imaginaires que l'artiste tisse autour de l'histoire de sa famille. Elles évoquent un possible passé, comme le portrait de ces deux sœurs assassinées pendant la guerre du Cambodge (1967-1975) qui auraient pu être ses tantes. La pratique plastique se mue ici en cérémonie mémorielle autour de la recherche de souvenirs qui n'existent pas mais qui prennent corps désespérément.



Du haut vers le bas : Fragment 03 / Fragment 05



De gauche à droite : Vue 01 / Vue 03 / Vue 04 / Vue 06 / Vue 07

Clément Huynh est né en 1991. Il vit et travaille à Arreau.

Etudiant à l'ENSA Paris-Belleville, Clément Huynh s'est intéressé aux enjeux sociétaux et politiques de l'habitat non conventionnel, en participant à la construction d'un espace collectif au bidonville des Murs à Pêche à Montreuil. Il s'est également questionné sur le devenir des terres polluées sur d'anciennes zones d'épandages en Ile-de-France. Installé depuis 2023 comme architecte indépendant dans les Hautes-Pyrénées, sa démarche protéiforme, ancrée dans une exploration territoriale, interroge les identités et les modes d'habiter. En 2025, il participe au projet franco-espagnol Murets d'Art, dédié à la reconstruction collective de murets en pierre sèche caractéristiques du territoire pyrénéen, pour lequel il a réalisé une série de dessins in situ.

ALAIN-JACQUES LÉVRIER-MUSSAT

Cosmométrie I. Le labyrinthe de Platon, **2020-2026**

1000 cubes d'aluminium, diam. 400 cm

Ciel géométrique, 2021

Pigment étiré sur polyméthacrylate, 100 x 100 cm

Melancolia. Cellule 34

Encre sur papier, microscope, 75 x 75 cm

Tessellation, 2022-2024

Caisson bois, miroir, sphères de métal, 35 x 35 x 35 cm

Cellule aqueuse, 2022

Encre sur papier, 70 x 70 cm

Cellule rhombique, 2022

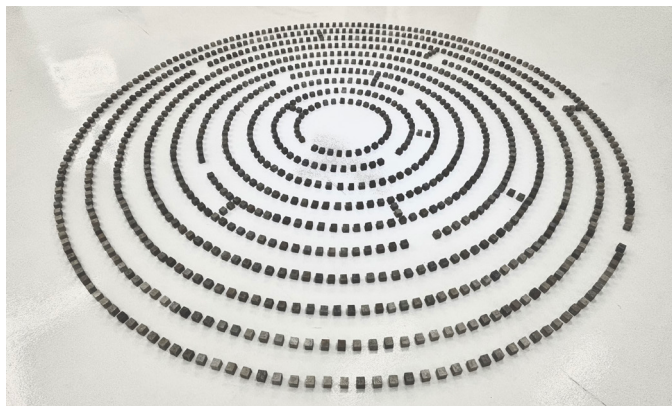
Encre sur papier, 70 x 70 cm

Cellule bulbaire, 2022

Encre sur papier, 70 x 70 cm

Posée à même le sol, une œuvre prend la forme d'un grand labyrinthe qui évoque, tant dans sa forme que dans son emplacement, ceux que l'on peut voir sur le pavage des cathédrales gothiques. Ces formes géométriques déambulatoires (le plus souvent des cercles, des carrés, des octogones) symbolisaient le cours de la vie, synthétisant les contraires comme le début et la fin, la naissance et la mort, l'origine et l'éternité. Un cercle dans lequel on ne se perd plus (contrairement au labyrinthe antique) mais qui prend la forme de l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue.

Cosmométrie I. Le labyrinthe de Platon est une œuvre emblématique de l'artiste géomètre Alain-Jacques Lévrier-Mussat qui échafaude depuis plusieurs années un « imaginaire mathématique », une sorte de « mesure du cosmos » basée sur l'étude de l'origine des formes et des matières. Le dédale qu'il a créé pour l'exposition est constitué à la base de cercles concentriques fermés. En déplaçant quelques cubes, il en modifie le sens originel, comme l'histoire a pu le faire. L'artiste traduit ici la vision de l'univers selon la pensée de Platon, composé d'un monde sublunaire, englobant tout ce qui se trouve en dessous de la Lune, considéré comme changeant et soumis aux cycles de naissance, vie et mort. Et d'un monde supralunaire, situé au-delà de la Lune, avec les étoiles fixes, les planètes et leurs mouvements réguliers, un monde immuable et parfait selon le philosophe. Composé d'un millier de cubes façonnés en aluminium, patiemment martelés à la main par l'ar-



Cosmométrie I. Le labyrinthe de Platon



Ciel géométrique

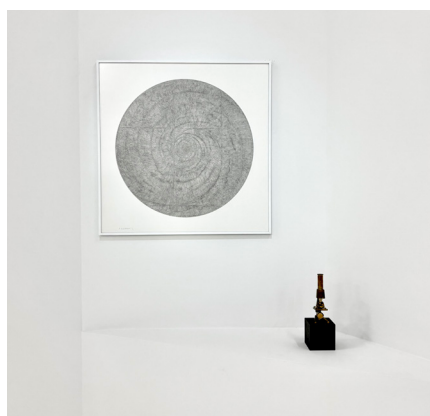
tiste à l'atelier comme une mesure du temps, l'œuvre, à l'image de l'harmonie géométrique cosmique, invite à la contemplation de l'esprit et au mouvement régulier de la déambulation. Se faisant, Alain-Jacques Lévrier-Mussat contribue à sonder l'ensemble des rites et des symboles qui, des cultures les plus anciennes jusqu'à aujourd'hui, cherchent à donner une mesure à l'inconnu tout en stimulant l'imaginaire, la propension à rêver l'univers et à comprendre le grand tout. Un grand carré bleu iridescent aime notre regard dans la profondeur d'un horizon céleste.

Ciel géométrique est l'expression d'une dialectique entre matière et lumière. Cette œuvre nous ramène à l'origine même du travail d'Alain-Jacques Lévrier-Mussat et de ses recherches sur l'énigmatique densité lumineuse d'un pigment bleu. Ce carré bleu symbolise le ciel comme territoire de l'Auspex, devin de la Grèce antique qui, pointant son bâton vers le ciel et y traçant un carré virtuel, pouvait interpréter le vol des oiseaux le traversant et déchiffrer ainsi les mystères du monde.

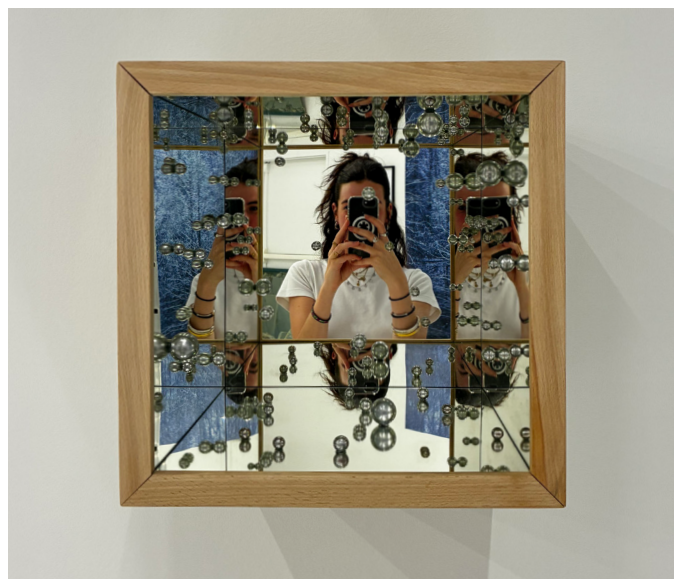
Tessellation est un cube ouvert, recouvert à l'intérieur de miroirs sur lesquels sont fixées des billes d'acier de différentes tailles. Le jeu des

reflets et des sphères brouille tout repère spatial créant un infini kaléidoscopique. Alain-Jacques Lévrier-Mussat s'est inspiré ici des recherches de Jean-Pierre Luminet, physicien théoricien, spécialiste des trous noirs et de cosmologie, féru de géométrie, romancier et amateur d'art. En géométrie, la tessellation est la disposition régulière et répétée de formes géométriques sans chevauchement ni espace, couvrant entièrement une surface. Ces jeux sans fin de fractales seraient une manière de concevoir l'origine de l'univers et d'appréhender cette question aussi existentielle que vertigineuse : Comment tout a commencé ? Les grands dessins à l'encre forment, quant à eux, la quintessence poétique de captures microscopiques de coupes de cellules d'organismes divers que l'artiste a déployées par le prisme de son imaginaire. Chaque coupe cellulaire fait apparaître leur structure géométrique précise. Entre l'œil et l'univers, il y a des correspondances inattendues et surprenantes. Comme ici, l'agencement géométrique des trois ordres de la matière, que l'on retrouve à la fois dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit : l'aquatique avec **Cellule aqueuse** de forme orthogonale, l'organique avec **Cellule rhombique** agencée comme des écailles de poissons et le végétal avec **Cellule bulbaire** concentrique.

Un quatrième dessin, **Melancolia. Cellule 34**, accompagné d'un microscope, fait référence à la suite de Fibonacci ⁽¹⁾ dont on repère la présence dans de multiples variétés végétales et animales, ainsi que dans l'enroulement des tornades ou le mouvement des galaxies. Suivant un protocole de travail précis (le chiffre 1 correspond à une heure de travail) l'artiste a décliné par le dessin la fameuse suite mathématique en suivant son mécanisme de croissance. Il en résulte une figure géométrique aussi belle et harmonieuse que celle d'une coquille d'escargot. A n'en pas douter, Alain-Jacques Lévrier-Mussat est bien le chantre de l'imaginaire géométrique.



Melancolia. Cellule 34



Tessellation



De gauche à droite : Cellule aqueuse / Cellule rhombique / Cellule bulbaire

Alain-Jacques Lévrier-Mussat est né en 1971.

Il vit et travaille à Poueyferré.

Diplômé en Sciences Politiques, en sociologie de l'art et en Arts Appliqués, Alain-Jacques Lévrier-Mussat développe une œuvre quasi scientifique. Fasciné par la géométrie et sa part d'invisibilité, il a étudié les idéographies tribales, les dessins surréalistes de Kepler, les écrits de Platon ou les recherches de Jean-Pierre Luminet sur la cristallographie de l'univers. Il convoque dans ses œuvres les formes géométriques, naturelles ou mathématisées, comme un ensemble de codes, de phénomènes et d'hypothèses, de rites et de symboles susceptibles de donner une mesure à l'inconnu et de stimuler l'imaginaire.

⁽¹⁾Leonardo Fibonacci (1170-1250) est un mathématicien italien à l'origine de la suite qui porte son nom, où chaque nombre entier est la somme des deux nombres le précédant. Cette série mathématique se retrouve dans la nature où elle décrit des motifs tels que la spirale des coquillages et des galaxies. Elle est également liée au nombre d'or, une constante mathématique essentielle pour comprendre les proportions harmonieuses dans l'art et la nature.

MILO LASSERRE

L'Ours (série Assez ! Arrêtez votre Humanerie)

Pierre noire et poudre de fusain sur papier Canson, 80 x 80 cm. Collection privée

Rocher banquise fondue (série Les calottes sont cuites)

Dessin, crayon graphite sur bristol, 50 x 65 cm

Sans titre 1 (série Fumer tue), 2022

Pierre noire et poudre de fusain sur papier Canson, 80 x 60 cm

Sans titre 4 (série Fumer tue), 2022

Pierre noire et poudre de fusain sur papier Canson, 60 x 80 cm. Collection privée

Sans titre 3 (série Fumer tue), 2022

Pierre noire et poudre de fusain sur papier Canson, 60 x 80 cm

Nuage toxique (série Fumer tue), 2026

Pastel sec sur papier Canson, 32 x 42 cm

Balade en bord de mer 1 (série Hubris), 2022

Crayon graphite sur papier recyclé collé sur carton recyclé, 35 x 44 cm

Balade en forêt (série Hubris)

Crayon graphite sur papier recyclé collé sur carton recyclé, 50 x 33 cm

Balade en bord de mer 2 (série Hubris), 2022

Crayon graphite sur papier recyclé collé sur carton recyclé, 33 x 44 cm

Des dessins à la pierre noire, fusain ou crayon graphite charrient une atmosphère pesante, profonde et dense. On devine des paysages noircis de lourdes nappes nébuleuses, sans doute toxiques, crachées par des cheminées d'usines ou de centrales nucléaires. Des fronts de mer transformés en décharges à ciel ouvert, des sentiers de forêts encombrés de détritus sous le couvert des arbres, des paysages et des êtres dépecés par le bouleversement climatique constituent le reste des dessins de Milo Lasserre.

Dans son travail, l'artiste rend compte des désastres de l'Anthropocène (littéralement ère de l'être humain) sur l'environnement, cette nouvelle ère géologique due à l'influence délétère de l'activité humaine sur la géologie et les écosystèmes. Au sentiment d'injustice profond que Milo Lasserre ressent face à cet immense gâchis de vie se mêlent son dégoût, sa colère, son effroi, sa sidération. La beauté de son trait, la précision de sa technique, le traitement de ses noirs et blancs, la matière même qui s'exprime avec brio dans chacune de ses compositions donnent à ses dessins une force démultipliée et, plus encore, une aura qui en impose.



L'Ours, (série Assez ! Arrêtez votre Humanerie)

Milo Lasserre travaille par séries. Ainsi les dessins de la série **Hubris** fonctionnent comme des relevés de paysages lors de ses balades à la mer ou en forêt. La série **Les calottes sont cuites** donne à voir les paysages englacés de l'Arctique aujourd'hui en sursis et se réduisant comme peau de chagrin. Alors que les dessins de la série **Fumer tue**, boursouflés de cette matière noire ou blanche vomie par des cohortes de cheminées mortifères, dénoncent la saturation des déchets toxiques et volatiles dans l'air que nous respirons. Les portraits de la dernière série en date, débutée en 2022, **Assez ! Arrêtez votre Humanerie**, résultent quant à eux de la colère des animaux sauvages qui donnent ici de la voix et de la rage. **L'Ours**, œuvre présentée à l'entrée de l'exposition, agit bien sûr comme un clin d'œil aux Pyrénées, pays de l'ours de mémoire d'homme ⁽¹⁾. Animal hurlant, il crache à la figure du regardeur l'expression de la violence dont toutes les espèces sauvages sont victimes (60% des populations sauvages de la planète a disparu en moins d'un demi-siècle).

Agriculture intensive, dégradation des sols, surpêche, pollution plastique, déforestation, surexploitation des énergies fossiles, dérèglement climatique entraînent partout dans le monde les migrations volontaires et forcées des êtres humains comme celles des autres animaux. L'ours vociférant de Milo Lasserre est une figure universelle des persécutions et injustices subies par toutes les victimes de l'OBSCÈNE, autre nom plus juste à ses yeux que l'artiste donne à notre époque.



De gauche à droite : Sans titre 1 / Sans titre 4 / Sans titre 3 / Nuage toxique
(Série Fumer tue)

Milo Lasserre est née en 1965 à Dax. Elle vit et travaille à Tarbes.

Autodidacte, Milo Lasserre pratique le dessin depuis 2017, après trente années de régie et création lumière passées dans le spectacle vivant. Sa première série au crayon graphite se consacre aux nuages qu'elle réalise brillamment dans une veine réaliste. Ces compositions poétiques donneront lieu à la série Fumer tue consacrée aux fumées toxiques lui permettant d'aborder des thématiques et des idées pour lesquelles elle s'engage et prend position, celles abordant la destruction de l'environnement à l'ère de l'Anthropocène.

⁽¹⁾ L'ours brun est présent dans les Pyrénées depuis 250 000 ans. 83 ours vivent actuellement de part et d'autre des versants français et espagnols. Malgré les polémiques nombreuses à leur sujet, il n'y aurait plus aucun ours aujourd'hui sans les lâchers réalisés depuis 1996. Pendant l'Antiquité, l'ours brun peuplait la quasi-totalité de l'Europe. Au cours du seul XX^{ème} siècle, les territoires habités par les ours se sont réduits de 80%.



De gauche à droite : Balade en bord de mer / Balade en forêt / Balade en bord de mer 2 (Série Hubris)



Rocher banquise fondue (Série Les calottes sont cuites)

FERNANDA SÁNCHEZ-PAREDES

Vallon de salut III, 2020

Photographie, impression acqua paper, 300 x 300 cm

Hourquette d'Ancizan III, 2020

Photographie, impression acqua paper, 300 x 300 cm

Encollées à même le mur, les photographies de Fernanda Sánchez-Paredes sont des énigmes à part entière, tant par les personnages étranges qui les habitent, ou les puissants paysages qui s'y déploient, que par la délicate irréalité qui se dégage de ces images.

Le travail de Fernanda Sánchez-Paredes se distingue par un vif intérêt pour le paysage. Elle s'intéresse particulièrement à la transformation des territoires par l'action humaine, les interférences urbaines, les périphéries, les chantiers, les infrastructures de tout acabit.

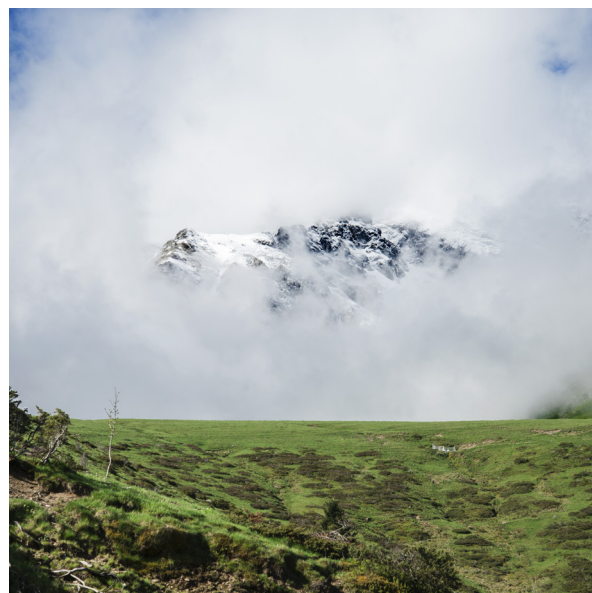
Son œuvre se structure en séries photographiques que l'artiste travaille lors de résidences ou lors de ses déplacements personnels. On y devine une relation particulière à la peinture qui fait vibrer sa palette chromatique. Tout comme une attention sensible à la lumière qui dynamise la profondeur de chacune de ses compositions.

Les deux grandes photographies imprimées sur acqua paper et encollées au mur sont issues de la série *De nuages et de pierres* réalisée lors de la résidence de l'artiste à Traverse à Bagnères-de-Bigorre en 2020. Fernanda Sánchez-Paredes a sillonné les routes de Haute-Bigorre où elle a photographié des sites tout autant marqués par l'activité humaine que par le caractère « naturel » qui les caractérise : Le Vallon du Salut, la Mongie, la carrière de marbre de l'Espiadet, la Hourquette d'Ancizan, le col d'Aspin, l'ardoisière de Labassère, Laborde ou encore la Cabane des Esclozes.

Ainsi, le chemin en contrebas qui trace une ligne droite, imperceptible au premier regard dans la photographie bleutée, quasi abstraite, saturée d'arbres de ***Vallon de salut III***. Ou la minuscule barrière d'estive littéralement engloutie par la masse puissante de ***la Hourquette d'Ancizan*** que l'on devine à travers les nuées, telle une apparition divine et surréaliste.



Vallon de salut III



Hourquette d'Ancizan III

Fernanda Sánchez-Paredes est née en 1980 à Mexico. Après plusieurs années passées à Bagnères-de-Bigorre, elle vit et travaille entre Asson et Pau où elle enseigne la photographie à l'Ecole Supérieure d'Art et de Design des Pyrénées.

Diplômée d'un Master en photographie de l'Université nationale du Mexique, Fernanda Sánchez-Paredes a travaillé pour les archives du cinéma mexicain avant de rejoindre l'École des arts décoratifs de Paris. Sa démarche artistique, à mi-chemin entre la photographie documentaire et plasticienne, interroge le pittoresque du quotidien, notre rapport à l'animal, la dichotomie entre sauvage et domestique. Construisant une cartographie personnelle du paysage, ses photographies réenchantent notre environnement plus ou moins proche à travers les détails précaires et fragiles qui le caractérisent.

NICKY BROEKHUYSEN

In pursuit of la plage, 2016

Huile estampée à la main sur papier, 115 x 140 cm

Falling out of time 1, 2024

Huile estampée à la main sur lin, 108 x 78 cm

The forest at the end of the world 1, 2025

Huile estampée à la main sur lin, 100 x 80 cm

The forest at the end of the world 2, 2026

Huile estampée à la main sur lin, 100 x 130 cm

Quatre peintures de moyen format aiguissent notre regard d'une singulière façon. Quelque chose semble vibrer, émanant du cœur de ces œuvres. Peintures de forêt pour deux d'entre elles (***The forest at the end of the world 1*** et ***The forest at the end of the world 2***), une brume étoilée dans une nuit profonde pour une autre (***Falling out of time 1***), de beaux nuages blancs se profilant dans un ciel azur pour la dernière (***In pursuit of la plage***). Peintures de paysages donc, dont la facture pointilliste vient parachever l'infinité des subtilités chromatiques toujours en mouvement, jamais figées. Lorsque l'on s'approche des œuvres, et qu'on les regarde de près, on se rend compte que chacune de ces compositions picturales se structure à partir de la combinaison de 2 chiffres : le 0 et le 1. Ce procédé est la marque de fabrique de Nicky Broekhuysen qu'elle développe aussi bien dans son travail de peinture, abstraite ou figurative, que sculpturale.

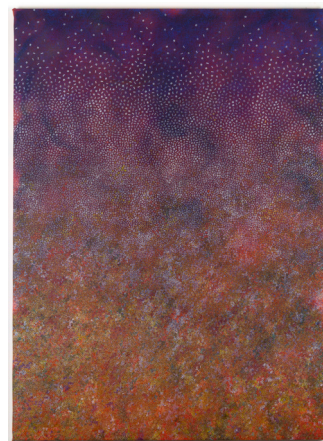
Plus que des chiffres, il s'agit pour elle de composer des œuvres à partir de deux formes premières, aussi simples qu'universelles : le cercle (le 0) et la ligne (le 1).

L'artiste applique à la main, et inlassablement, ces deux signes à l'aide de petits tampons en caoutchouc imprégnés de peinture à l'huile sur la toile. Les milliers d'empreintes estampées sur le tissu composent ainsi chacune de ses œuvres.

Un vertige nous prend à scruter les créations de Nicky Broekhuysen, comme si nous pénétrions dans l'insondable microcosme du code binaire, langage ineffable et illisible pour l'être humain, porteur pourtant de tout système numérique qui structure nos échanges par les réseaux Wifi et Bluetooth. Le trouble surgit alors à l'évocation des systèmes de connectivité globale qui semblent aujourd'hui régir chaque chose, chaque existence, alors que les systèmes binaires sont, à leur tour, balayés par la pensée quantique et l'intelligence artificielle.



In pursuit of la plage



Falling out of time 1



De gauche à droite : *The forest at the end of the world 1* / *The forest at the end of the world 2*

A travers ses œuvres, Nicky Broekhuysen questionne avec une incroyable subtilité des systèmes aussi structurés que fragiles, ceux-là même que l'on considère comme les moteurs ultimes de la productivité, et qui s'inscrivent au plus profond du quotidien le plus banal.

Nicky Broekhuysen est née en 1981 au Cap en Afrique du Sud. Elle vit et travaille à Aucun.

À l'âge de 13 ans, elle déménage en Nouvelle-Zélande avec sa famille où elle termine ses études. Son diplôme des Beaux-Arts en poche, elle part pour Shanghai en 2006 où elle commence à travailler sa peinture avec les chiffres binaires 1 et 0. En 2008, elle déménage à Berlin, où elle vivra et travaillera pendant 11 ans. C'est en 2019 qu'elle installe son atelier dans les Hautes-Pyrénées à Aucun afin d'être au plus près de la nature.

LUCILE MARTINEZ

Ourde 1, 2021

Acrylique sur coton, 157 x 140,5 cm

Repos du zem, 2021

Acrylique et impression linogravure sur coton, 173,5 x 136,5 cm

Piscine, 2021

Acrylique et impression linogravure sur coton, 111 x 93 cm

Rose Vert, 2021

Acrylique sur coton, 143 x 104,5 cm

Iris, 2020

Acrylique sur coton, 95 x 110 cm

Churrasquinhos, 2019

Acrylique et impression linogravure sur coton, 207,5 x 212 cm

.jpeg, 2020

Acrylique sur coton, 204,5 x 228,5 cm

Indice 50, 2026

Impression sur coton, 1750 x 150 cm



Ourde 1



Repos du zem



La piscine

De grands drapeaux colorés suspendus au plafond du centre d'art pavoisent de mille feux la scénographie de l'exposition. Des peintures survitaminées qui offrent aux visiteurs et visiteuses une variation infinie de personnages inattendus, d'objets incongrus, d'éléments disparates et de paysages lointains. Toutes ces peintures colorées flirtent avec des motifs géométriques plus ou moins exotiques et s'affichent clairement comme des invitations au voyage. Au final, de véritables transports en commun.

Et c'est là que réside tout le brio de la démarche de Lucile Martinez qui, si elle peint à l'atelier, amène ensuite ses peintures lors de randonnées performées par les chemins de traverse, en montagne, à travers les vallées, les pâtures, les estives, sur les routes de l'exil qui sillonnent depuis toujours, de part et d'autre de la ligne de crête, la mémoire des Pyrénées, aire de passage aussi bien pour les bêtes que pour les hommes. Véritables étendards de procession, ils empruntent à certains rites religieux encore pratiqués dans la région.

L'artiste les dépouille de leur fonction sacrée pour les revêtir d'une dimension autrement cathartique, performative et festive, en hommage à ceux et celles qui ont pris les chemins de l'exil (on pensera particulièrement dans les Pyrénées à la Retirada), risquant leur vie sur les voies migratoires. Et quoi de mieux qu'un drapeau pour clamer haut et fort cette mémoire du déplacement tout en ramenant la peinture face au paysage qui l'a inspirée ?

Lucile Martinez porte sa peinture jusqu'aux sommets, dans l'extase des paysages qu'elle expérimente au plus près lors de ses marches, en communion avec les éléments, les êtres et les choses rencontrés en chemin. Chaque image est la captation d'une scène de vie partagée à laquelle l'artiste rend hommage, portée au plus haut de sa valeur humaine sur un drapeau, par le jeu vibrant des couleurs et des motifs.

Mais point d'émphase dans ces compositions picturales de facture aussi drôle que pittoresque où la montagne apparaît par aplats de couleurs contrastées au milieu d'une végétation dense, parfois même tropicale.

Au fond de l'exposition, un long tissu imprimé de paysages multicolores, telle une suite de grandes cartes postales, recouvre le plafond jusqu'au mur face à nous. Elle forme au-dessus de nos têtes un sentier inversé que l'on suit en levant le nez. On y découvre des montagnes, des cascades et des horizons bucoliques capables de nous emmener très loin dans ces paysages oniriques. L'œuvre intitulée **Indice 50** forme un espace particulier dans le centre d'art, une zone refuge, comme une cabane de toile colorée hors du monde et du temps, un lieu propice au rêve, à la joie et à l'imaginaire, une véritable hétérotopie ⁽¹⁾.

Lucile Martinez est née en 1991. Elle vit et travaille entre Bagnères-de-Bigorre et Toulouse.

Diplômée des Beaux-Arts d'Angers en 2014, Lucile Martinez a suivi une formation à la teinture végétale et au métier à tisser en Ariège. Sa peinture se nourrit de ses voyages et de divers moments de rassemblements, à l'image d'un carnaval, là où diverses identités s'exercent à inventer des gènes communs. L'artiste associe son travail pictural à la randonnée en montagne qu'elle pratique avec bonheur et passion. On peut retrouver tout l'été les œuvres de Lucile Martinez à Memento, espace d'art contemporain départemental à Auch, dans l'exposition collective Celebrare (du 20 juin au 11 octobre) ainsi qu'à Lieu Commun Artist Run Space à Toulouse, dans le cadre du festival de création contemporaine Le Nouveau Printemps de Toulouse 2026 (jusqu'au 28 juin)

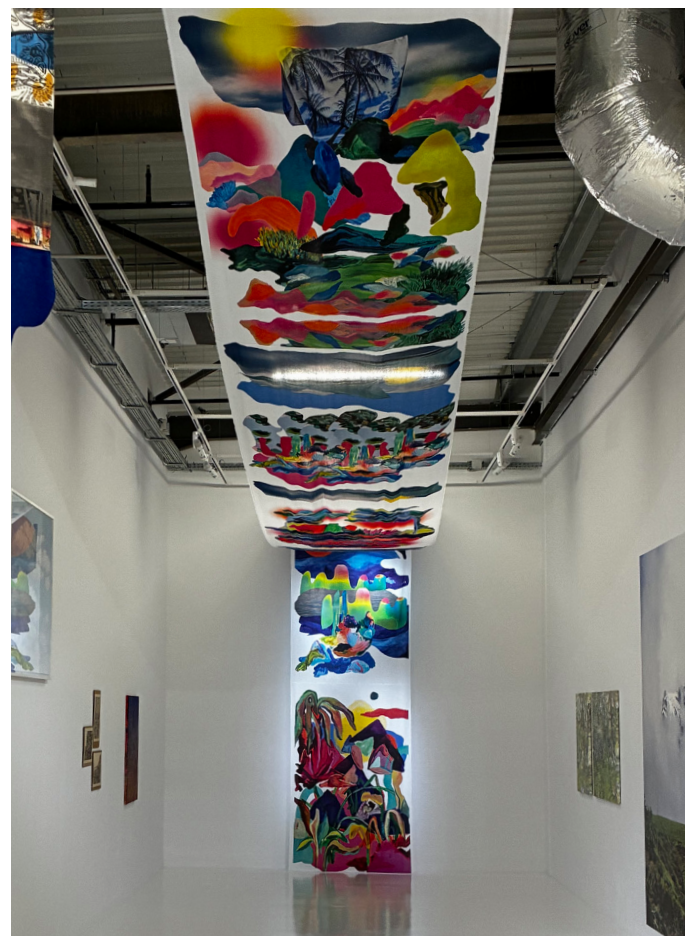
⁽¹⁾ Concept philosophique initié par Michel Foucault, l'hétérotopie (littéralement « lieu autre ») désigne un espace concret (cabane d'enfant, théâtre...) hébergeant l'imaginaire.



Rose Vert



Iris



Indice 50



Churrasquintos



.jpeg

LES RENDEZ-VOUS DU CENTRE D'ART

Gratuit - uniquement sur réservation : reservation@parvis.net

Ce programme de rencontres autour des expositions est le rendez-vous incontournable du centre d'art ! Dans le cadre de *Déplacer les montagnes*, nous vous proposons de nous retrouver tous les mercredis de la mi-juin à la mi-juillet pour des rencontres au sommet avec à chaque fois un ou une artiste de l'exposition pour un moment de visite privilégiée. **Réservez vos places !**

RENCONTRE AVEC PHILIPPE PUJO

Centre d'art contemporain du Parvis

mer. 17 juin 19h00-20h30

RENCONTRE AVEC LUCILE MARTINEZ

Centre d'art contemporain du Parvis

mer. 24 juin 19h00-20h30

RENCONTRE AVEC FERNANDA SÁNCHEZ-PAREDES

Centre d'art contemporain du Parvis

mer. 01 juill. 19h00-20h30

RENCONTRE AVEC ALAIN-JACQUES LEVRIER-MUSSAT

Centre d'art contemporain du Parvis

mer. 08 juill. 19h00-20h30



LES ATELIERS DU CENTRE D'ART

Uniquement sur réservation : reservation@parvis.net

POUR LES FAMILLES

5€/enfant - gratuit pour les accompagnateurs
3€/enfant en groupes - gratuit pour les encadrants

« MONTAGNES MONTAGNES » dès 7 ans

Les peintures de Bruno Schmelz, comme celles de Nicky Broekhuysen ou encore les photographies de Fernanda Sánchez-Paredes, sont des hymnes à l'univers de la montagne. Dans cet atelier, les enfants pourront créer de beaux paysages montagneux par une initiation à la peinture au doigt, au dripping et encore à la peinture au couteau.

mer. 15 juill. - 14h30>16h00

« MON PETIT BESTIAIRE » dès 3 ans

Dans l'exposition *Déplacer les montagnes*, les plus petits découvriront plusieurs animaux dont un ours, un cheval, un âne, une chauve-souris et même un drôle de cochon... Dans cet atelier de modelage de la terre, ils pourront à leur tour créer leur petit bestiaire de montagne fantastique.

mer. 22 juill. 10h30>11h30

ATELIERS CLIC-CLAC (ATELIER + FILM) :

4€/enfant – 6,50€/adulte

3€/enfant en groupe – gratuit pour les accompagnateurs

ATELIER CLIC-CLAC « FABULEUX LABYRINTHES »

Atelier et film
dès 7 ans

Pas de vacances d'été sans atelier Clic-Clac ! Lancé comme un défi de création à tous les enfants de 6 à 10 ans, l'atelier se déroule dans l'exposition, face aux œuvres et laisse 20 minutes montre en main aux petits et petites artistes pour déployer la finesse de leur observation et de leur imagination. Et cette fois, c'est au grand labyrinthe, sculpture au sol créée par l'artiste Alain-Jacques Lévrier-Mussat, que les enfants devront se référer pour réaliser à leur tour, par différentes techniques, leur propre labyrinthe. Au cinéma ils et elles découvriront sur grand écran l'épique histoire d'*Azur et Asmar*, mise en images avec brio et féerie par Michel Ocelot.

ven. 10 juill. - 10h30>12h45

ATELIER CLIC-CLAC « SA MAJESTE L'ARBRE »

Atelier et film
dès 3 ans

Le Clic-Clac c'est le plaisir de créer dans l'exposition devant les belles œuvres d'art qui nous inspirent. Cette fois-ci, c'est autour du grand arbre majestueux et embaumé de l'artiste Lorène Roustin que les enfants œuvreront. A partir de feuilles, de branches, de mousses et d'écorces, les enfants pourront créer une forêt d'arbres tous plus beaux les uns que les autres. Avant de découvrir au cinéma le film *Jardins enchantés* qui nous entraînera à la découverte merveilleuse de jardins envoûtants et de forêts foisonnantes.

ven. 17 juill. - 10h30>11h45



INFORMATIONS PRATIQUES

Le Parvis, centre d'art contemporain

Centre Méridien
Route de Pau
65420 Ibos
www.parvis.net

Magali Gentet

Responsable du centre d'art et commissaire
des expositions
magali.gentet@parvis.net

Catherine Fontaine

Service des publics
centredart@parvis.net - 05 62 90 60 82

Horaires d'ouverture

Du mardi au samedi
De 11h à 13h et de 14h à 18h30
Horaires modulables pour les groupes
Entrée libre
Fermé les jours fériés

Scolaires et autres groupes

Visites et ateliers adaptés aux niveaux des classes
et des groupes

Uniquement sur réservation

centredart@parvis.net

Expositions et activités gratuites pour les scolaires

Pour venir au Parvis à Ibos

En voiture

Depuis Toulouse : Autoroute A64, sortie 12.
Après l'échangeur, au premier rond-point :
suivre direction Le Parvis scène nationale
Depuis Pau : Autoroute A64, sortie 12.
Après l'échangeur, au premier rond-point :
suivre direction Le Parvis scène nationale

En avion

Paris Orly Ouest / Tarbes Lourdes Ossun
(2 fréquences par jour avec Volotea)

En bus depuis Tarbes centre Transport en commun à 1€

En journée :
ligne de bus T1 arrêt Ibos Méridien jusqu'à 20h12
depuis la Place Verdun (Tarbes)

En soirée :

Les soirs de vernissage, conférences et rencontres du
centre d'art - Les soirs de spectacle et soirées cinéma
TLP mobilités, le réseau de bus du Grand Tarbes,
propose un service de transport à la demande à 1€
réservation sur simple appel téléphonique au plus tard
la veille et avant 17h au : **0 800 800 394**

En covoiturage

Via notre site internet, rendez-vous sur la page de
l'événement auquel vous assistez.
Cliquez sur le bouton « covoiturage » qui se trouve
dans la colonne de droite.

Un volet s'ouvre pour vous permettre de consulter
les annonces ou d'en déposer une.

C'est gratuit et sans inscription !

Vous pouvez également déposer vos annonces à la
billetterie du Parvis.